

## Rien que les mains?

Clarke Wallace, *Empire Inc.*, Montréal, Éditions Domino, 1982,  
376 p.

René Lapierre

Volume 25, numéro 3 (147), juin 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30501ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lapierre, R. (1983). Compte rendu de [Rien que les mains? / Clarke Wallace, *Empire Inc.*, Montréal, Éditions Domino, 1982, 376 p.] *Liberté*, 25(3), 164–166.

RENÉ LAPIERRE

## RIEN QUE LES MAINS?

Clarke Wallace, *Empire Inc.*, Montréal, Editions Domino, 1982, 376 p.

Il y a d'abord eu — je ne sais plus dans quel ordre — *Duplessis*, *La Dynastie des Bronfman*, *Les Nouveaux riches* et *L'Establishment canadien*; aujourd'hui *Empire Inc.* vient s'ajouter à la liste comme le dernier des récits du pouvoir et de l'argent, proposant à l'admiration du spectateur-lecteur (on est dans la littérature télévisuelle) les fastueuses infortunes des super-financiers. On n'est pas en temps de crise pour rien.

*Empire Inc.*, il faut peut-être le rappeler, n'était pas à l'origine un roman mais un scénario écrit pour la télévision par Doug Bowie, Denys Arcand et Jacques Benoit. Il a été porté à l'écran par Mark Blandford, le réalisateur de la série *Duplessis*, puis converti en roman par Clarke Wallace (et traduit par Gérard Piloquet). Je ne suis pas sûr que ce travail à la chaîne ait beaucoup apporté au scénario original, le texte du récit ne permettant guère après toutes ces opérations d'apprécier la substance, le grain de l'écriture d'images qui se propose ici. En termes de style (pratique de l'effet incompatible, puisqu'elle tient de la dilapidation, avec celles du placement et de

la plus-value) ce livre vient à la littérature comme le bœuf au saucisson, c'est-à-dire à l'état de dérivé.

Sous le rapport de l'histoire cependant, *Empire Inc.* présente, on aura pu le voir à la télé, une cohérence et une ampleur remarquables. L'évolution sociale et politique de la famille de James Robertson Munroe (un riche financier montréalais) entre 1929 et 1959 est fortement convaincante, montée et documentée avec une précision qui étonne, qui captive. Qui agace, aussi; nous lisons comme par hasard ce livre en pleine faillite du nationalisme péquiste (comme auparavant on avait pu lire *Duplessis* à son apogée); nous y retrouvons l'existence politique et économique du Canada français — privée dans le monde de l'argent de son soutien culturel — réduite à l'état d'ombre, reléguée dans un arrière-plan que n'effleure même pas le cercle restreint de la haute finance. Restent quelques subalternes, plusieurs employés, une domesticité nombreuse, un financier tout de même, Armand Bouchard (mais qui se suicidera — on nous l'a montré sans cesse dans la publicité de la série — ruiné par Munroe) et surtout une femme, Marie-Louise Bouchard, que Munroe ne pourra épouser à cause d'Armand et dont le regret déterminera pratiquement à lui seul toute l'histoire de sa fortune et de son acharnement à vouloir dominer. Passion captive par conséquent que celle-là: activité compensatoire et vengeresse, enracinée depuis l'échec de Munroe chez les Bouchard au creux de l'unique domaine où traditionnellement, dans notre littérature, l'Anglais n'est pas le maître absolu des choses: celui du cœur.

La déconvenue amoureuse de Munroe — et la fragilité affective de Bouchard, qui l'avait en fait chassé pour avoir voulu séduire (posséder) sa fille, font curieusement d'*Empire Inc.* une sorte de recto de *Maria Chapdelaine* et de *Menaud maître-draveur*: l'autre version, par simple déplacement de la perspective, d'une seule et même histoire occultée qui est aussi en termes très clairs l'histoire contemporaine du

Québec francophone, ruiné par ses propres renoncements et forcé d'établir à nouveau sur le deuil l'idée même de sa survie, inconcevable autrement que désespérée. Il n'est pas sans intérêt de relire cela, dans l'étrangeté de la transposition.

Nous nous sommes toujours énoncés, historiquement, dans le suicide et le regret narcissique de la cause perdue. On doit du reste constater que nul ne se sera plus morbidelement acharné à cette *mortification* du Québécois que le Parti Québécois lui-même, qui achève — qui a fini — de retourner en mélodrame l'Histoire qu'il appelait pourtant de ses vœux et des nôtres. Il faudra donc très bientôt parler d'autre chose, ou plutôt en parler autrement: changer d'histoire sans s'en faire conter d'autres. Cette fois-là, quand même, nous serons prévenus.

Je ne prétends plus au point où j'en suis arrivé parler encore d'un livre; mais ce livre, lui, continue à parler de nous. Que son propos flatte ou déplaise n'a pas à être remis en cause; il ne s'agit pas tant d'une critique que d'une situation, d'une relativisation des codes culturels, politiques, économiques et familiaux (on pourrait aussi dire amoureux) qui se présente ici. Et c'est au cœur même de ces principaux thèmes de la tradition et de la consolation romanesques québécoises que ce livre — mais dans une perspective renversée — nous représente: égarés dans un renoncement, fatigués dans une distance auxquels tout nous invite à ne pas nous appliquer davantage.

Or nous avons l'effacement opiniâtre, et nous sommes sensibles aux tragédies du recul et de la disparition. Mais courage: le pire, dans ce domaine, vient d'être accompli. Le P.Q. dans son chavirement aura invalidé une bonne partie du répertoire de la dévotion nationale, du macramé — on l'espère — à l'espoir politique — on peut le craindre. Mais tout de même: peut-être aussi, dans un sens, aurons-nous maintenant les mains un peu plus libres. Oui, certes; les mains.

Pour le reste, je ne sais pas.